

Vivons-nous en démocratie ou en médiarchie ?

Yves Citton

Nous sommes plongés en pleine « médiarchie¹ », affirme Yves Citton, codirecteur de la revue *Multi-tudes*. Un régime où les *media* – les institutions tout autant que les télévisions ou réseaux – forment les publics et imposent ses temporalités. Doit-on s'en indigner et arrêter là l'investigation ? Certainement pas. Car, face à cette hégémonie, chaque individu se défend par des écarts, des tempos différents, en suscitant *in fine* des espaces de « médianarchie ».

L'intérêt principal de décrire nos sociétés en tant que « médiarchies » est de déjouer une illusion dont la plupart d'entre nous demeurent victimes, en dépit du sens critique le plus acéré. Nous persistons à nous imaginer que nous vivons dans des démocraties. Bien entendu, une telle croyance n'est nullement infondée, puisque de nombreux mécanismes de représentation politique ont été mis en place depuis plusieurs siècles pour per-

mettre au peuple (*demos*) de prendre part au pouvoir politique (*cratos*). L'illusion que la plupart d'entre nous partagent, dès lors qu'ils croient vivre en démocratie, est une illusion d'immédiateté, à savoir une méconnaissance des propriétés de la médiation. Cette croyance fait comme si les *media* pouvaient être de simples « intermédiaires » (se contentant de « transporter sans transformer », pour reprendre la formulation de Bruno Latour),

alors qu'ils opèrent nécessairement comme des «médiateurs», re-constituant et re-configurant les termes entre lesquels ils s'insèrent. Pour le dire plus simplement, ce qui prend réellement part au pouvoir politique, ce n'est pas «le peuple», mais des entités sociales finalement très récentes à l'échelle de l'humanité: «les publics».

C'est Gabriel Tarde qui a fait apparaître le plus vivement l'originalité de ces formations sociales inédites en distinguant les «publics» des «foules». Alors que les foules se composent d'individus partageant un même espace (une agora, une rue, un stade, une salle de spectacle), ce qui leur permet d'être sensibles à leurs réactions communes et simultanées, les publics se composent d'individus branchés sur un même *medium* auquel ils réagissent simultanément, mais sans être directement sensibles à leurs réactions communes. Chaque lecteur et chaque spectatrice regarde sa page de journal ou son écran de télévision isolé(e) chez soi, sans percevoir directement ce que pense ou fait son voisin, mais non sans imaginer que ledit voisin est peut-être en train de regarder la même chose sur sa page ou son écran. Il y a eu des foules (plus ou moins larges) depuis qu'il y a des sociétés humaines. Il n'y a eu de véritables publics – concernant autre chose qu'une couche très superficielle des populations concernées – que depuis la (lente) diffusion de la presse à imprimer, des périodiques, de l'alphabétisation, puis du cinéma, de la radio, de la télévision et d'Internet, lesquels ont à la fois isolé et relié des individus de plus en plus nombreux au sein de réseaux de diffusion de plus en plus étendus et de plus en plus intensifiés.

Que les *media* opèrent comme des médiateurs plutôt que comme de simples intermédiaires, cela est bien entendu lié au fait que les publics n'existent pas comme tels, de toute éternité, mais ne sont constitués que par l'émergence d'un certain *medium*. L'audience télévisée est induite par la télévision, autant qu'elle en est la condition d'existence et la finalité. Ceux qui votent pour un candidat aux élections parlementaires ou présidentielle – mais aussi ceux qui «décident» d'acheter telle marque de voiture, tel style de vêtements ou tel type de nourriture, de même que ceux qui «désirent» voir tel film ou passer leurs vacances dans tel pays – ce ne sont pas simplement des gens, composant un peuple animé de volontés particulières et de volonté générale. Ce sont les membres de certains publics, induits par certains dispositifs médiatiques.

Ce résumé très sommaire de l'argumentaire médiarchique ne fait que répéter une leçon déjà bien articulée par la théorie critique de l'école de

Francfort (Adorno, Horkheimer, Marcuse), par l'écologie des media nord-américaine (McLuhan, Innis, Postman), par la médiologie française (Debray, Bounoux) et par les *Medienstudien* germaniques (Flusser, Kittler, Zielinski). En dépit des recherches universitaires et des essais polémiques consacrés à l'emprise de la médiarchie, la plupart de nos débats politiques font encore comme s'il existait (dans la réalité, *out there*) des problèmes sociaux, que des médias (plus ou moins manipulateurs) parviendraient à transporter (plus ou moins fidèlement) sur nos pages et nos écrans. Tout l'enjeu de la communication politique serait de savoir comment faire passer des solutions (déjà trouvées) auprès de populations (peu futées), de façon à résoudre des problèmes (déjà posés).

**Cette synchronisation
est aussi invincible
qu'invisible:
chacun de nous
a de moins en moins
le choix de ne pas bouger
avec les autres.**

Qu'à la fois ces populations, ces problèmes et leur traitement adéquat soient des propriétés émergentes des dispositifs médiarchiques eux-mêmes, voilà ce que tout le monde feint d'ignorer. Cette illusion d'immédiateté reste tellement dominante que nos campagnes électorales portent sur les problèmes et les solutions, sans accorder la place qu'elle mérite à la question politique de la restructuration du paysage médiatique.

Invisible (et invincible) synchronisation

S'interroger sur les rapports entre médiarchie et temporalité peut aider à sortir de la déploration commune de l'aveuglement médiatique de nos contemporains. Cet article esquisse onze grands principes qui peuvent nous guider dans l'analyse de la médiarchie à partir des propriétés de ses dynamiques temporelles.

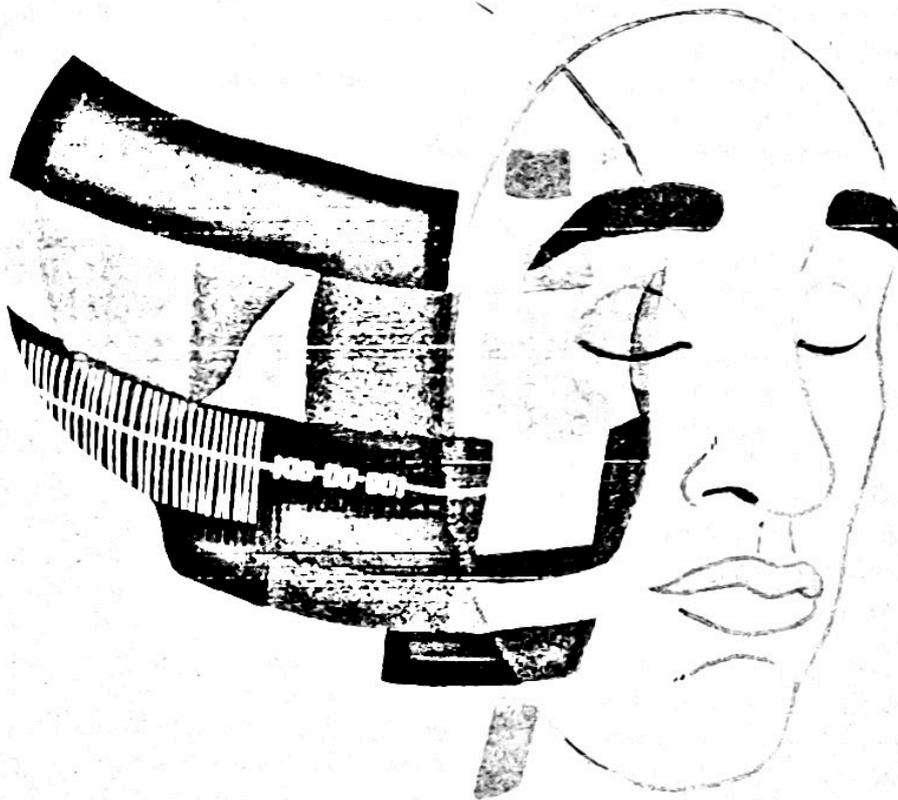
Si – politiquement – nous ne «voyons» pas les médias qui nous aveuglent par cela même qu'ils nous donnent à regarder, ce n'est pas que nous soyons particulièrement éblouis ou idiots.

C'est peut-être que la fonction fondamentale des médias de masse relève moins d'une circulation informationnelle (qui nous donnerait quelque chose à voir ou à comprendre) que d'une opération temporelle de synchronisation. Or, contrairement à l'espace, le temps ne se voit pas. On en perçoit le passage en observant des transformations dans ce qui nous entoure (le déplacement d'un astre, la croissance d'une plante, le mouvement des aiguilles sur un cadran). Mais la synchronisation consiste justement à faire que tout (ou presque) se transforme simultanément autour de nous et en nous. Il n'est donc guère étonnant que nous ayons de la peine à percevoir les effets (pourtant profonds) des médias de masse qui nous synchronisent.

La puissance première de la médiarchie repose sur ceci: au fur et à mesure que les collaborations entre humains s'étendent (à la surface de la planète), s'intensifient (parce que nous dépendons toujours plus intimement du travail d'autrui) et s'ajustent (parce que nos tâches sont toujours plus finement calibrées), nous avons toujours davantage besoin de bouger ensemble. Alors que, selon leur définition classique, les *media* (entendus dans le sens le plus large du terme) ont pour triple

vocation d'enregistrer (pour conserver dans le temps), de transmettre (pour diffuser dans l'espace) et de traiter l'information (pour la moduler aux besoins du lieu et du moment), les médias de masse ont toujours été caractérisés de façon privilégiée par leurs effets temporels de synchronisation (premier principe).

Nous éprouvons le vertige propre à cette synchronisation lorsque, lors d'une finale du Mondial de football, nous savons que des milliards d'humains ressentent simultanément une émotion de joie ou de dépit lorsqu'un ballon de cuir effleure un poteau de métal – et qu'ils lèvent les mains au plafond ou se prennent la tête pour pleurer exactement au même moment. Cette synchronisation est aussi invincible qu'invisible: chacun de nous a de moins en moins le choix de ne pas bouger avec les autres, dès lors que nous dépendons des comportements d'autrui pour presque tout ce dont nous avons besoin (notre pain, notre eau, notre électricité, et jusqu'à l'air que nous respirons et la température du climat où nous vivons). S'il a toujours fallu un village pour éduquer un enfant, il faut désormais une coordination planétaire de mouvements pour que notre atmosphère reste habitable. C'est pourquoi il serait illusoire de nous



imaginer entrer dans une ère « post-médias » : même si la domination des *media* unidirectionnels qui ont structuré le XX^e siècle (journaux, radios, télévisions) est aujourd'hui écornée par le développement des réseaux multidirectionnels agencés par Internet, le besoin de synchronisation locale et globale reste plus impératif que jamais.

Ce n'est pas forcément
« le nouveau »
qui résonne le mieux.
Bien au contraire,
c'est plutôt ce qui
(se) répète avec
une variation mineure.

« Echologie » des médias

Dire qu'un *media* reste toujours un médiateur (qui a son épaisseur propre) sans jamais se réduire à un pur intermédiaire (parfaitement transparent), cela revient à reconnaître que la synchronisation opérée par les médias de masse ne saurait être immédiate au sens temporel. Il y a toujours un certain retard entre l'émission et la réception (deuxième principe). Toute l'histoire dominante des *media* – telle qu'on se la raconte en imaginant un progrès allant du courrier postal mis en place au XVII^e siècle à la télévision en direct et à Skype, en passant par le télégraphe, le téléphone et la radio – toute cette histoire décrit un vaste mouvement d'accélération permettant de réduire de plus en plus ce retard entre l'émission et la réception.

Ce décalage entre émission et réception, même s'il se réduit, engendre une dynamique comparable à un écho. Ce phénomène de l'écho repose non seulement sur un certain retard entre le son originel et sa répétition, mais également sur une certaine altération identifiée dans le retour du même. D'où un troisième principe : le pouvoir propre à la médiarchie consiste à conférer un certain degré de résonance à une certaine réalité. Si nous vivons effectivement en régime médiarchique, alors les lieux de concentration du pouvoir ne sont pas tant à concevoir en termes d'argent, ou de commandement hiérarchique, qu'en termes de puissance de résonance – laquelle peut bien entendu s'acheter, dès lors que l'accès aux médias de

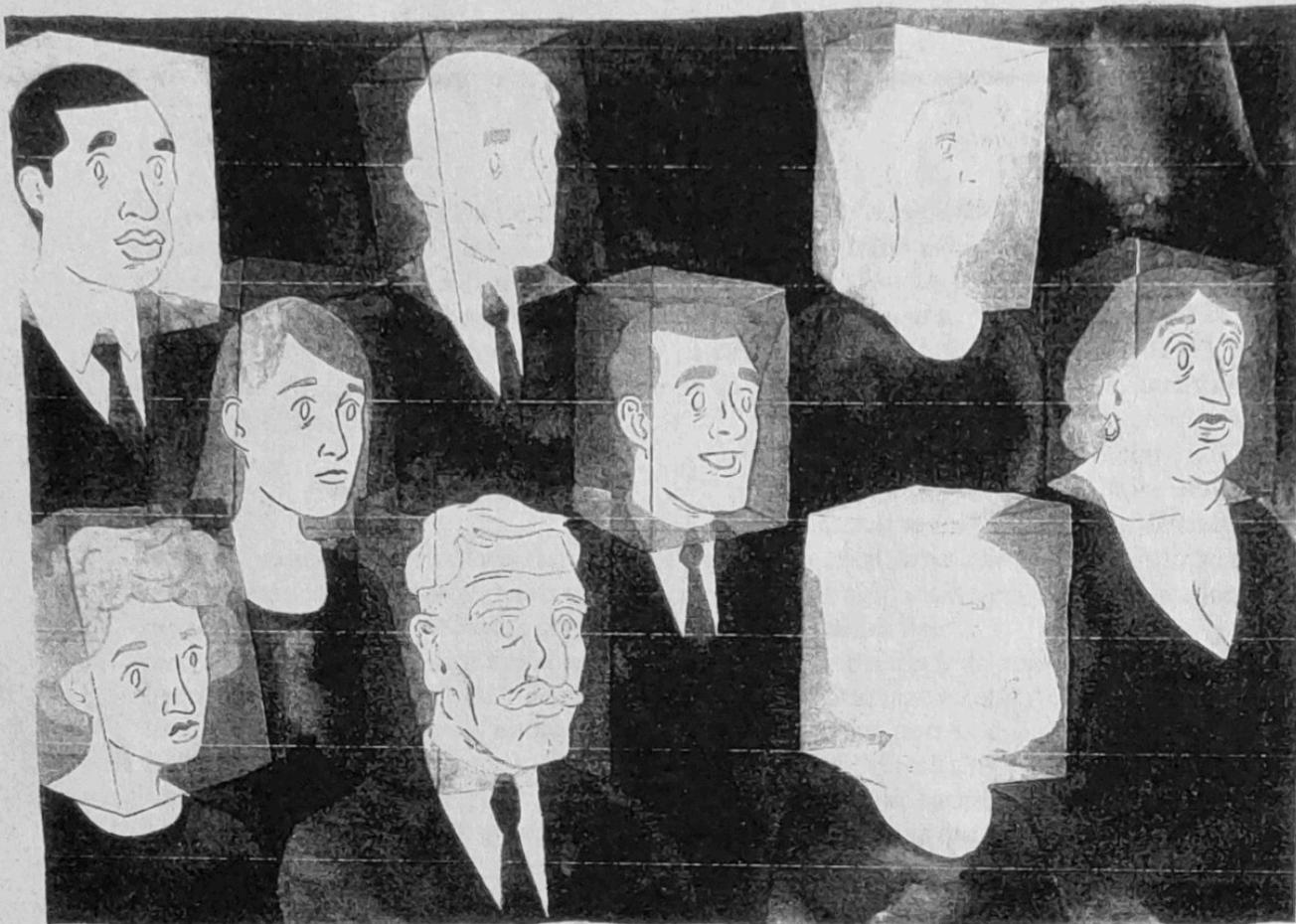
masse est subordonné à une logique marchande. Dans sa modélisation d'une économie de l'attention, Georg Franck décrit bien ce fonctionnement en disant (quatrième principe) que les médias de masse ne sèment de l'information que pour moissonner de l'attention, afin de revendre celle-ci aux annonceurs qui les financent². Il souligne toutefois que cette capacité de résonance instaure sa dynamique propre, que les ressources financières peuvent certes exploiter, mais qui échappe sans cesse à leur contrôle.

La meilleure façon de se représenter l'espace-temps structuré par la médiarchie passe peut-être par la notion de voûte, qui permet à la fois d'imaginer une configuration architecturale favorisant certains effets de résonance, et de souligner à quel point une approche médiarchique de la communication ne saurait aucunement se résorber en une théorie de l'information. D'une part, ce n'est pas forcément « le nouveau » (doté du plus grand contenu informationnel) qui résonne le mieux. Bien au contraire, c'est plutôt ce qui (se) répète avec une variation mineure mais décisive. D'autre part, la dynamique des voûtes produit des effets d'envoûtement, qui relèvent davantage de la magie (les « voultz » des sorciers) que de la connaissance rationnelle³. On peut en tirer un cinquième principe : les voûtes structurant les jeux d'échos constitutifs de la médiarchie ne diffusent jamais d'information sans infuser des processus d'envoûtement.

Analyser nos régimes de gouvernement comme des médiarchies invite donc à retourner bon nombre des valeurs qui nous orientent. Au sein de cette « échologie » des médias, ce qui se répète vaut davantage que ce qui se fait jour ; la réception est souvent plus décisive que l'émission ; l'information compte moins que l'envoûtement⁴.

Vertus de l'écart

La diminution progressive du retard imposé entre un son et l'écho qu'en renvoient nos diverses voûtes médiatiques est fréquemment décriée depuis un demi-siècle comme l'une des causes principales de l'affolement de nos boussoles. La « société du spectacle » de Guy Debord aussi bien que l'« hyperréalité » de Jean Baudrillard se caractérisent par cet effet Larsen généralisé qui instaure une boucle assourdissante, confondant le son avec son écho, le territoire avec sa carte, la réalité avec sa représentation. En déplorant l'accélération affolante considérée comme caractéristique de notre époque – même si on en trouve déjà d'innombrables signes avant-coureurs dès la seconde moi-



tié du XIX^e siècle, voire dès l'œuvre de Rousseau –, on dénonce les *media* comme opérant non seulement une synchronisation homogénéisante, mais aussi un écrasement temporel de la notion de présence, en abolissant tout retard, tout écart et toute différence de polarité entre l'émission et la réception.

C'est tout le vocabulaire par lequel nous parlons des *media* qui menace de s'effondrer du fait de ce court-circuit. Il n'y a plus à proprement parler de circuit dès lors que l'émetteur devient indistinct du récepteur; il n'y a plus de canal d'information dès lors qu'on baigne dans le simulacre; il n'y a plus de *medium* dès lors qu'on branche des électrodes directement sur des neurones. Acculé dans ses derniers retranchements, ce qui nous reste d'humanisme s'accroche à la notion d'attention pour établir un dernier rempart au règne de l'immédiateté instantanée, autoproductrice en même temps qu'autophage. D'où un sixième principe: c'est la temporalité propre de l'attention, fondée sur une aptitude à l'attente, qui nous donne une certaine capacité d'action au sein des réseaux médiarchiques.

Face au sentiment d'être assiégé par une accélération menaçant l'humain d'effondrement, une

réaction fréquente consiste à cultiver des espaces de retard protégé, que Gilles Deleuze appelait «*vacuoles*» et dans lesquels Hartmut Rosa voit aujourd'hui des «*oasis de décélération*». Sous l'inspiration de Bergson, Deleuze faisait de l'écart entre le stimulus et la réponse le lieu d'émergence de l'intelligence et de la pensée humaine. Lorsque je me contente de répondre immédiatement à une perception ou à une sollicitation, je réagis comme une machine préprogrammée, ce qui nous arrive certes très souvent, mais ce qui humilie l'idée que nous nous faisons d'une réaction humaine. C'est cet écart temporel (un petit retard, une petite attente, un instant de réflexion) qui nous permet d'être des centres d'indétermination ressemblant à des êtres vivants plutôt qu'à des machines.

C'est cet écart que beaucoup d'entre nous sentent la nécessité de défendre devant l'emprise croissante des appareils techniques et bureaucratiques de coordination de nos gestes. C'est pour le préserver qu'il convient de protéger des «*vacuoles*» et des «*oasis de décélération*». Pouvoir lire un livre, voir un film ou assister à une performance de danse sans être dérangé par un téléphone portable, passer un week-end sans consulter sa messagerie ou les dernières fluctuations des cours de la

Bourse, voilà qui relèverait d'un privilège de plus en plus rare et de plus en plus coûteux. Une opposition plus radicale fait même parfois l'éloge du blocage (grève, paralysie, occupation, *Piqueteros*, sabotage) comme seul moyen de ralentir et de réorienter l'accélération catastrophique de la médiarchie capitaliste³.

Beautés de la torsion

On peut (presque) se croire dans l'immédiateté tant que la télévision nous abreuve des images du match qui se déroule en direct de l'autre côté de la planète, tant que le téléphone nous apporte la voix d'un parent éloigné, tant que le TGV nous fait traverser la France en moins de trois heures. Un dysfonctionnement de Livebox, de la friture sur la ligne ou un accident sur la voie donnent soudain une présence sensible au médiateur qui restait transparent tant qu'il se contentait de fonctionner comme un intermédiaire. De tels épisodes nous rappellent pourtant un septième principe, que Bruno Latour et les médiologues soulignent depuis plusieurs décennies: un médiateur se cache toujours (plus ou moins bien) au sein de tout intermédiaire.

L'échologie des *media* nous aide à le débusquer – parfois pour en faire une source de jouissance. Affirmer qu'un *medium* a pour fonction de faire «résonner», c'est dire non seulement qu'il fait sonner plusieurs fois un même son répété dans l'espace et le temps, mais encore que cette résonance suscite toujours des harmoniques inattendues et imprévisibles. Tout un genre musical – le *noise* – s'est élaboré sur cette beauté propre aux résonances et aux distorsions inattendues, que les *media* génèrent au sein de ce qu'ils transportent. Autrement dit, huitième principe, au-delà (ou au cœur) de leurs effets inquiétants d'écrasement du temps et de l'espace, les courts-circuits et les effets Larsen produits par l'accélération médiarchique sont également porteurs d'émotions esthétiques, éthiques et politiques, auxquelles on peut apprendre à se sensibiliser.

Ici aussi, c'est dans une certaine qualité d'attention que se réfugient nos capacités humaines surexploitées (quoique paradoxalement sous-sollicitées) par nos appareillages médiatiques. Se rendre attentifs aux distorsions émanant du médiateur, faire attention à ses propriétés de *medium*, savoir attendre le moment où ces propriétés prendront une forme surprenante ou gratifiante, voilà qui relève d'une certaine ascèse dont notre suroccupation ne laisse guère le loisir.

Avant même de faire l'objet d'une jouissance

esthétique réfléchie, l'écart propre à l'attention humaine est peut-être plus intimement inscrit dans nos corps résonants que ne le laissent croire nos lamentations contemporaines. Mark Hansen, dans son bel ouvrage proposant une *New Philosophy for New Media*, relève avec raison que notre corps n'est jamais un pur vecteur pour le transport d'information. Même lorsque des dispositifs de contrôle s'efforcent d'en faire un simple intermédiaire, il se révèle toujours médiateur, dès lors que ce n'est jamais de la simple information qui nous fait agir, mais bien de l'information convertie en signification⁴.

En deçà de toute résistance explicitement politique, c'est notre corps lui-même (notre *embodiment*, notre corporéité) qui injecte des écarts interprétatifs en donnant sens – toujours un certain sens, parmi d'autres possibles – aux flux d'informations qui nous arrivent de nos perceptions sensorielles. Autrement dit, neuvième principe, la temporalité régissant le traitement des données par notre corps humain instaure nécessairement des (micro)décalages au sein des flux d'informations et des régimes d'envoûtement mis en place par la médiarchie.

**Les téléspectateurs
soumettaient déjà l'ORTF
à leur propre rythme
de visionnement,
à leurs propres modulations
d'attention.**

Improvisation anti-hiérarchique

Au terme d'un ouvrage majeur consacré à une plongée dans notre univers d'images techniques, Vilém Flusser (1920-1991) allait chercher du côté de la musique de chambre et du jazz pour compléter sa description géniale (et encore inégalée) de ce que nous appelons ici médiarchie. Lui aussi reconnaissait que le plus important, dans notre rapport aux *media*, échappe à la perception visuelle et au regard analytique. C'est le jeu de l'improvisation collective pratiquée en musique qui lui semblait rendre le mieux compte de l'invisible synchronisation induite en régime médiarchique.

éclairante (en même temps que trompeuse): si la chape de plomb des *mass-media* avait condamné les téléspectateurs de la seconde moitié du XX^e siècle à subir une stricte uniformisation rythmique, du fait de leur synchronisation rigide (tout le monde regarde les nouvelles à 20 heures), de leur dynamique homogénéisante (tout le monde regarde l'ORTF) et de leur diffusion unidirectionnelle (seuls quelques-uns émettent, tous les autres reçoivent), alors Internet serait véritablement à concevoir comme une promesse d'émancipation révolutionnaire – dès lors que chacun peut se connecter à son rythme, choisir entre des milliers de sources hétérogènes et mettre à la disposition de tous ses propres contenus. Au régime militaire de la synchronisation monorythmique succéderait enfin un pluralisme polyrythmique...

Médianarchie ?

Même si ce contraste atteste une transformation bien réelle (ou du moins très prometteuse), il serait toutefois illusoire d'en faire le lieu d'un basculement radical. Les téléspectateurs soumettaient déjà l'ORTF à leur propre rythme de visionnement, à leurs propres modulations d'attention et à leurs propres variations interprétatives dans l'extraction de significations plurielles tirées d'un même journal télévisé. De même, comme on l'a vu, les internautes, en dépit de leur isolement apparent, se comportent fréquemment comme des bancs de poissons, coordonnés par ces condensateurs d'attention et par ces voûtes d'échos que sont Google, YouTube ou Facebook. Cet entrejeu rythmique marqué par des pulsations alternatives de convergences et de divergences peut donner matière à un onzième et dernier principe: toute médiarchie est travaillée par une médianarchie, inhérente à la complexité des interactions polyrythmiques qui s'y trament à tout instant.

Repenser nos régimes comme des «échossystèmes médiarchiques» peut aider à débloquent quelques-unes de nos paralysies politiques actuelles. À l'opposition gauche vs droite, qui paraît perdre chaque jour davantage de son emprise sur nos réalités politiques, pourquoi ne pas substituer une dynamique «médiarchie vs médianarchie», qui pourrait peut-être redynamiser conjointement nos études des *media* et nos pratiques politiques?

■ Yves Citton.

Notes

- 1 Le terme *médiarchie* a déjà une petite histoire de quelques décennies. Outre un José Argüelles qui articulait sa théorie de la médiarchie, inspirée du calendrier Maya, à une « Journée de Convergence Harmonique Mondiale » les 16 et 17 août 1987, le journaliste François-Henri de Virieu décrivait « la médiarchie ou médiarchie » dans son ouvrage *La Médiarchie* (Paris, Flammarion, 1990, p. 25), tandis que Kent Asp publiait un article intitulé « Media-ization, Media Logic and Mediarchy » dans *Nordicom. Review of Nordic Mass Communication Research*, n°2 (1990), p. 47-50, avant que Dan Nimmo ne publie « Politics and the Mass Media: from Political Rule to Postpolitical Mediarchy » dans *Current World Leaders*, 36:2 (1993), p. 303-320.
- 2 Voir Georg Franck, « Capitalisme mental », *Multitudes* n° 54, hiver 2013, ainsi que *Ökonomie der Aufmerksamkeit: Ein Entwurf*, Carl Hanser, Munich, 1998.
- 3 Voir le dossier « Envoûtements médiatiques » publié dans le numéro 51 de la revue *Multitudes*, hiver 2012.
- 4 C'est ce qu'a déjà bien décrit Daniel Bougnoux dans ses divers ouvrages, par exemple dans *Introduction aux sciences de la communication*, Paris, La Découverte, 1997.
- 5 Voir par exemple Comité invisible, *L'insurrection qui vient*, Paris, La fabrique, 2007 ou Collectif pour l'intervention, *Communisme: un manifeste*, Caen, Nous, 2012.
- 6 Mark B.N. Hansen, *New Philosophy for New Media*, Cambridge MA, MIT Press, 2004.
- 7 Pierre Sauvagnet, *Le Rythme et la raison*, Paris, Klmé, 2000, pp. 188 et 192.

L'auteur

Yves Citton est professeur de littérature à l'université de Grenoble, membre de l'UMR lire (CNRS 5611) et codirecteur de la revue *Multitudes* (www.multitudes.net). Il a publié récemment *Gestes d'humanités. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques* (Armand Colin, 2012), *Renverser l'insoutenable* (Seuil, 2012), *Zazirocratie* (éditions Amsterdam, 2011), *L'Avenir des Humanités*.

Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ? (La Découverte, 2010), *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche* (éditions Amsterdam, 2010). Il vient de diriger le collectif consacré à *L'économie de l'attention*, La Découverte, et publiera en octobre un essai intitulé *Pour une écologie de l'attention*, au Seuil. Ses articles sont disponibles sur son site www.yvescitton.net.

Le romancier est celui qui,
selon Flaubert, veut disparaître
derrière son œuvre.

Les *mass media*, eux, font
disparaître l'œuvre
derrière l'image de son auteur.

DOSSIER

Milan Kundera